



Navajo Mountain,
le bout du monde,
la partie la plus
éloignée du terri-
toire navajo

«Un *Diyin Diné* (Être Saint), pour sauver d'une crue subite un de ses compagnons, lança un arc-en-ciel par-dessus la rivière folle...»



Le *hogan*, habi-
tat traditionnel
(au premier
plan), s'intègre
parfaitement
dans le paysage
de buttes de
grès.
Représentation
de l'univers, le
hogan répond à
un ordre cos-
mique.

Introduction

Navajo Mountain – Naatsis'ààn – La tête de la Terre-Mère, est la montagne qui domine et protège le territoire navajo. Au pied du mont, résident nos amis, Helen et Jerry, Mary et Omer, les premiers couples que nous avons rencontrés. Depuis les années quatre-vingt, nous nous rendons en ces lieux pour des séjours de plusieurs mois. Des liens se sont tissés, si forts, que nous considérons maintenant nos amis comme notre propre famille. Par une approche longue, discrète et vigilante, nous avons intériorisé faits, comportements et paroles, sans manifester ni questionnements, ni étonnements. Ainsi, la confiance mutuelle, acquise par les gestes du quotidien a, peu à peu, facilité l'entrée dans la culture et la philosophie navajos.

Navajo Mountain, «*le bout du monde*». La partie la plus éloignée du territoire navajo, à la frontière de l'Utah et du lac Powell. Une région encore préservée, presque intacte. Là où, dans un dénuement total, vit Buck Navajo – c'est son nom – un *chanteur* – terme que les Navajos emploient pour désigner l'homme-médecine – très estimé et très recherché. On vient de loin pour demander son aide et on le trouve toujours parmi les siens. Son âge et son expérience donnent vérité à son rôle de guérisseur et de guide spirituel, efficace et fiable.

Navajo Mountain, une contrée semi-désertique. La vie quotidienne, dans son mouvement de va-et-vient, s'accorde avec l'infini des sables orangés, et le chant du silence invite à la méditation, dépouille de toutes vanités. L'espace révèle l'éternité, l'immensité du temps et le rythme lent des Navajos nous enseigne la sagesse. Mary et Helen ne s'expriment que dans leur langue maternelle, le navajo. Entre nous, les gestes en harmonie avec le corps, donnent une intériorité et un échange qui va bien au-delà des mots et du parler inutile. Et les rires, toujours magiques et naturels, burinent l'âme et l'irradient comme un rayon de soleil.

«*Jerry et Helen rient beaucoup dans le hogan...*» écrivait notre ami Ross, leur fils, dans un de ses derniers courriers. Oui, le rire, chez les Navajos, est une dynamique qui éloigne des moments creux de l'existence. Leur sens de l'humour, une force contre l'adversité, leur a permis de survivre dans un monde hostile.

Ici, à Navajo Mountain, on apprend l'existence simple, on s'accommode de tout. Le gaz est épuisé: on fait un feu de bois dehors pour cuire le repas. L'eau est coupée: on prend le temps d'aller à la source remplir les bidons. Le *truck* est en panne: on trouvera une pièce dans les multiples engins qui traînent autour du hogan... Ni plainte, ni gémissement. Le jour commence avec l'aube et la fraîcheur qui apportent toujours de nouvelles promesses, balayant les ombres nocturnes. Joie et dignité, ces qualités majeures propres aux Navajos, proviennent toutes deux de leur foi traditionnelle en la nature: un univers indivisible où l'esprit et les pouvoirs circulent dans tout ce qui est vivant – humains, plantes, animaux, minéraux.

Le sable ocre rosé au pied de Navajo Mountain ne ment pas. Il est beau, il est propre. Il est l'image d'un commencement du monde. Les sauges grises exhalent leur subtile fragrance et la montagne, en son sommet, nous convie vers la Lumière, une ascension spirituelle où convergent les aspirations de tous les hommes. Navajo Mountain est comme un sanctuaire, un lieu de recueillement où l'on peut puiser les sources d'une humanité vraie, où sous les masques des *Yebichei* se lisent les fils invisibles qui nous relient au Créateur. La vérité se trouve dans les forces cosmiques, dans les événements exemplaires rapportés par la mythologie et répétés dans les cérémonies rituelles.

Ce livre, construit selon une série d'étapes initiatiques, emboîtées les unes dans les autres, au fil de nos rencontres, invite à rejoindre le *home* des Navajos qui dit la relation à la terre, au clan, à la communauté. *Home*, un espace entre ciel et terre où les hommes se sont installés pour faire se rencontrer leurs besoins physiques et spirituels, et où se définit l'originalité de la pensée et de la parole de l'univers

navajo. Les blessures secrètes de l'Histoire ont contribué à maintenir et à enrichir cette culture qui s'affirme et peut servir de modèle pour les sociétés en perdition. Les Navajos aujourd'hui font des choix pour garder ce qui est le plus important pour les générations à venir. C'est leur expérience spécifique et singulière du sacré que je souhaiterais vous faire partager, en hommage à toutes les personnes chères qui nous ont introduits dans la pensée et la sagesse navajos. Beaucoup nous ont raconté des histoires liées à la mythologie, à la création du monde, au rôle des animaux. Combien nous ont aidés à découvrir les paysages, comme Rainbow Bridge, Surprise Valley ou Canyon de Chelly. D'autres encore, d'années en années, nous ont invités à participer à des cérémonies, telles le *Kinaalda* – rite de puberté pour la jeune fille –, une *Squam dance* et plus secrètement, à la *nuît des Yebichei*. À travers récits de découvertes, peintures de paysages, réflexions sur la philosophie et la culture, j'essaie de vous livrer le sentiment du sacré qui préside au fonctionnement de leur société, ouvre au domaine du spirituel et à la connaissance.

À mon époux, Pierre, je dois le long cheminement qui a permis d'aboutir à cet ouvrage. Passionné depuis sa plus tendre enfance par la magnificence des paysages du sud-ouest de l'Amérique septentrionale et, par ce qui va de pair, la beauté des hommes et des femmes qui l'habitent, ses recherches picturales ont trouvé là-bas un écho à la Provence. Le minéral s'organise dans un espace, plus grand que nature, marqué par le signe de la perfection. De l'équilibre parfait entre les lignes, les pleins, les vides et les masses, se dégage une nostalgie de paradis perdu où il se complait.

Le regard d'un peintre accoutume à passer du sensible au spirituel; c'est un médiateur. En accompagnant Pierre dans son désir, ses rêves et son travail, je suis entrée dans le monde mystérieux et secret des Navajos. La patience, la persévérance et l'affection nous ont soutenus pour rester fidèles à nos premiers amis. Une qualité que les Navajos apprécient: «*Ce sont nos amis français qui viennent nous voir depuis vingt-cinq ans!*» disent-ils quand ils nous présentent, avec une certaine

fierté, dans la voix. Fidélité créatrice dans la mesure où chaque fois, elle nous permet de nous ouvrir à d'autres personnes, d'autres manières de croire, d'autres coutumes.

Mary Washburn est mon amie de longue date. Originnaire de Sanostee au Nouveau-Mexique – territoire navajo –, elle enseigne à Kaibito, à environ quarante miles de Navajo Mountain. Elle aime partager ses connaissances, en particulier celles concernant la mythologie navajo et elle a accepté que j'enregistre les histoires qu'elle tenait de son grand-père. Son don d'émerveillement, d'imagination, de volonté et d'adaptation lui confère force et liberté intérieure. Tôt le matin, elle se prépare à rejoindre sa classe. Tenue élégante, cheveux retenus en chignon par des laines blanches à la manière navajo, le cartable d'une main et le thermos de café de l'autre. Son sourire, toujours, éclaire son visage. Souvent je marche à ses côtés... C'est elle qui m'escorte tout au long de cet ouvrage et ô combien! je lui sais gré d'avoir accepté d'écrire la préface.

Et je suis reconnaissante surtout à tous ceux qui, à chacun de nos séjours, nous accueillent dans la simplicité de leur quotidien, sans emphase, sans cérémonie, avec tout leur cœur. J'ai une pensée particulière pour Helen et Mary, que nous avons connues en 1981. Je les appellerais volontiers «*Femmes Araignées*», en référence à cette déité qui, bienveillante, a appris l'art du tissage au *Diné* – le peuple navajo. À partir d'elles, une toile s'est tissée, agrandie, maintenue par les fils invisibles qui relient les êtres d'un bout à l'autre de la planète. C'est envers elles que va toute ma gratitude. Avec elles, c'est comme si j'étais née une seconde fois.



Le vieux hogan d'Helen Smallcanyon



Le nouveau hogan d'Helen Smallcanyon (avec Pierre et Jerry)

La vie quotidienne : lieu d'expression du sacré

1. L'habitation traditionnelle

Helen dans son hogan

Helen Smallcanyon and Mary Graymountain
Navajo Mountain Trading Post - Tonalea - Arizona

Navajo Mountain... Nous prenions plaisir à prononcer ce mot et à le répéter en fermant les yeux. Il était porteur de tout ce qui était permis d'imaginer. L'adresse mentionnée ci-dessus nous avait été donnée par une association qui avait fait venir en France plusieurs groupes, Hopis, Sioux, Yaquis et Navajos. En 1978, neuf Navajos avaient séjourné à Paris pendant un mois. En différents lieux, ils avaient présenté leurs chants, danses et artisanat. Devant le public, ils tissaient des tapis ou confectionnaient des bijoux d'argent et de turquoise. Inespérée, la lettre d'Helen en réponse à notre premier courrier !

7 octobre 1979

Yab-tee Pierre Cayol,

J'ai été tellement enchantée de recevoir ta lettre que j'ai prié pour ta famille au dernier rassemblement de prière.

Lorsque tu m'écris, je suis profondément émue parce qu'en un sens, j'ai l'impression que tu n'as jamais oublié le peuple navajo.

Maintenant, je vais te parler de ma famille:

J'ai trois fils et une fille. Roy le premier né, a trente-quatre ans; Ross, mon second, vingt-huit ans, puis Randy, dix-huit ans. Tous les trois travaillent. Rhonda, ma fille, seize ans, m'aide beaucoup à la maison. Mon mari a cinquante-quatre ans et moi, cinquante-deux.

Je vais te parler aussi de l'endroit où nous vivons:

Le climat est chaud et sec, l'air est sec. Il y a seulement deux mois, il pleuvait chaque semaine. La pénurie d'essence aux États-Unis n'a pas affecté les Navajos. Les Américains sont avares de leur essence, mais finalement la coupure de la pompe à Navajo Mountain ne nous gênera pas car nous pouvons toujours nous déplacer à cheval. À part ça, tout va bien.

Beaucoup de non-Indiens viennent s'installer sur le territoire navajo, sans doute à cause de la beauté et de la tranquillité de ses paysages. Ils se marient avec des Indiens qui vivent là.

Tu dis que je pourrai poser des questions sur la France. Lorsque je suis allée là-bas, j'ai vu beaucoup de races différentes. Je voudrais savoir comment les Français évoluent et comment ils s'entendent avec les autres peuples.

J'ai été si heureuse en France quand les petits enfants se rassemblaient autour de nous pour que nous leur apprenions un chant. C'était agréable et j'accepterai ta demande amicale de correspondre avec toi.

J'espère que cette lettre sera la première d'une longue correspondance.

Ho Kooné

Helen Smallcanyon

P.S. Quelques timbres que tu utiliseras pour m'envoyer plus de lettres. Réponds aussi vite que possible.

En vérité, la correspondance est très réduite car les Indiens, d'une manière générale, écrivent peu. Nous le savons mieux aujourd'hui.

Deux ans plus tard nous organisons un voyage aux États-Unis avec nos deux enfants, alors âgés de onze et huit



Helen Smallcanyon et son deuxième fils, Ross

ans. Atterrissage à New York, puis traversée en bus Greyhound jusqu'à San Francisco, où notre beau-frère, Jacques Royet, était installé comme consul depuis un an. Après quelques jours en famille, nous rejoignons les territoires indiens du Sud-Ouest afin de rendre visite aux familles Smallcanyon et Graymountain à qui nous avons annoncé notre venue.

11 août 1981, en Arizona.

Nous traversons Tuba-City sur la route 160: une dizaine de maisons en bois posées çà et là. Pas vraiment une ville... Bientôt, la pancarte Tonalea, lieu indiqué sur l'adresse postale de nos amis. En vain nous cherchons le village; seuls, des bâtiments groupés, l'école et le dispensaire construits et tenus par des Américains. Un peu plus loin, la poste et la pompe à essence. Nulle part on ne sait nous renseigner sur l'endroit où habitent Helen et Mary. À Shonto, un Navajo nous précise: «*Il faut rejoindre le lieu-dit Navajo Mountain, mais la route est difficile... Après vous verrez la montagne... ce sera là!*»

Nous roulons lentement sur la piste de sable peu carrossable. La montagne émerge au loin, si loin! Le trading post d'Inscription House est déjà fermé. Il est plus de dix-sept heures! Une voiture nous dépasse et, sur un signe que nous lui adressons, elle s'arrête. Les

six Navajos serrés dans la vieille Ford nous confirment la direction en précisant toutefois qu'il reste encore une quarantaine de kilomètres! Que faire? La piste semble se dérouler à l'infini et ne jamais aboutir nulle part. Le paysage semi-désertique qui nous entoure forme un ensemble boisé de petits conifères et de genévriers alternant avec les roches ocre rosé des canyons.

Cependant, le temps n'est pas encore à la contemplation; l'inquiétude nous gagne à cause de la voiture qui n'est pas conçue pour des parcours semblables, et les nuages amoncelés obscurcissent le ciel, annonçant un orage imminent. Aucune indication sur Navajo Mountain... Rien... Pourtant la montagne se rapproche.

Sur la droite, la flèche d'une petite église en bois peinte en blanc, isolée, perdue au milieu des étendues de sauges. Étrange! Nous faisons le tour du bâtiment. Personne. Le silence. La solitude. Où sommes-nous dans cette immensité sans vie humaine apparente?

Faire demi-tour paraît le plus sage. Mais, non, nous n'allons pas renoncer maintenant!... Bientôt on aperçoit un toit et des véhicules! Oui! C'est bien là que vit la famille Smallcanyon. Jerry, le mari d'Helen guettait notre arrivée sans savoir exactement quand nous serions là et toute la famille se joint aussitôt à lui pour nous accueillir.

Helen se tient devant le hogan, une habitation basse, en rondins de bois, de forme octogonale, au toit recouvert d'un papier goudronné vert foncé. Par un geste, elle nous invite à entrer dans l'unique pièce. À l'intérieur, il fait sombre et seule la porte qui s'ouvre sur une étendue de sauges et de sable laisse pénétrer un peu de lumière. Nous sommes invités à nous asseoir sur les lits pour partager le repas.

Mary, belle-sœur d'Helen, près du fourneau, pétrit des petites boules de pâte blanche qu'elle étire, arrondit, lance d'une main sur l'autre avec une dextérité étonnante. Une fois bien aplatie, la pâte est posée sur une plaque au-dessus des braises: la tortilla cuit rapidement, présentant ça et là quelques boursouflures brunies par la chaleur. Garnie avec des courgettes, du riz et de l'agneau, un délice! On

Buck Navajo, homme-médecine, dans son *hogan* de cérémonie. Il est le détenteur d'une grande connaissance : chants, prières, plantes médicinales, symboles, actes de rituels...



« Le Peuple de l'Aigle me protège et veille sur moi parce que je connais ses chants. »
Mattie, une vieille femme-médecine, sa fille (derrière) et Mary Washburn (à sa droite).

Le maïs symbolise et façonne toute la vie des Navajos. On en cultive une trentaine de variétés, aux couleurs diverses, qui représentent de nombreuses déités.



La nuit avec les *Yebichei*

Tuba City, 18 novembre 2003

Depuis longtemps, nous entendons parler, un peu en secret, de la cérémonie des *Yebichei* qui se déroule en hiver. Nous avons appris par Martin, notre ami de Navajo Mountain, qu'une cérémonie aurait lieu à Tuba City dans la nuit du samedi 18 novembre. Mais il n'était pas sûr que nous puissions y assister, vu le caractère sacré et secret de ce rituel.

De toute manière, nous décidons d'aller à Tuba City où se tient la grande foire annuelle avec la participation de tous les artisans. Nous savons que nous y rencontrerons nos amis Whitethorne et bien d'autres... Cela n'a pas manqué: Baje, Elisabeth, Edward, Gerald, un ami hopi... Ils étaient tous là.

Tandis que nous marchons au milieu de la foule nombreuse qui parcourt les stands colorés, quelqu'un nous touche l'épaule: Jerry, notre ami potier, bien endimanché et paré de ses bijoux de turquoise. Il se rend à la cérémonie et nous encourage vivement à le suivre...

L'emplacement de la danse se trouve à proximité de la foire. Une foire avec les grands manèges bruyants et toutes les attractions pour petits et grands. Comment imaginer une cérémonie si proche de ce tapage? Pourtant, très vite, nous reconnaissons le lieu à la fumée odorante du bois de genévrier et au son des chants déjà commencés. Il est 11 heures du soir.

Un réverbère éclaire un hogan de construction simple. L'ouverture est fermée par un rideau derrière lequel nous devinons, grâce à la lumière intérieure, les gestes de l'homme-médecine qui exécute une peinture de sable.

Dehors, les gens sont, pour la plupart, assis autour de l'emplacement réservé à la danse. Chacun a apporté son siège pliant et sa couverture, car la nuit est fraîche. Des feux, en divers points, lancent haut leurs flammes lumineuses qui assurent un peu de chaleur et augmentent les ombres.

Bientôt, sept personnages entrent sur la place. Dans la froidure de novembre, ils avancent, le torse nu, peint en blanc et portant, sur le visage, un masque fait d'une peau blanche. Une couronne de genévrierenserre le cou et un plumet se dresse sur la tête. Dans le dos, pend une longue bande de tissu avec des fils brillants. Ils vont pieds nus, et portent comme une longue jupe en peau. À la main, la gourde rythme les pas de danse.

Après quatre danses, ils quittent la place et les chants reprennent dans le hogan, accompagnés de battements sourds frappés sur un panier navajo retourné. Au bout d'un moment, deux femmes sortent et s'assoient devant le hogan. L'une d'elle, qui peine à marcher, est la patiente pour laquelle la cérémonie a été organisée.

Le deuxième groupe des *Yebichei* arrive alors. Sept d'entre eux ont dans le dos un tissu noir avec des cercles blancs. Les sept autres portent une robe blanche qui leur arrive à la cheville. Tous portent un masque brillant sur la bouche. On les prendrait pour des femmes car, tout, dans l'attitude, le geste de la main et le costume, évoque la féminité. En vérité ce sont des hommes qui incarnent les différentes divinités du Peuple Saint : Dieu qui Parle, Dieu Mâle, Dieu Femelle, Dieu Noir, Tueur de Monstres, Né de l'Eau, Eau qui Arrose, Bouche à Franges, Dieu Rouge, Dieu Grand...

Ils se mettent en ligne et les deux femmes assises se lèvent pour venir les bénir avec de la farine de maïs blanc. Ce geste affecte ainsi les *Ye'ii* en les plaçant dans le domaine du sacré ; il sera répété à chaque nouvelle danse. Ensuite, après une inclination vers le sud puis vers le nord, les danseurs se mettent sur deux files et la danse commence au son lancinant et répétitif des chants. Puis ils remontent vers l'ouest par couples.



Le clown sacré se détache de ces groupes. La foule rit à le voir courir après un chien ou faire semblant d'être en retard. Ses gesticulations contrastent avec l'aspect figé des danseurs et détendent l'atmosphère mêlant le ridicule au solennel pour assurer un certain équilibre.

La mythologie raconte que ces *Ye'ii* furent créés dans une position assise, hiératiques, incapables de parler ni de bouger. Plus tard, Premier Homme mit en place des actes rituels pour leur donner des nerfs, des veines et des artères et il insuffla des vents à l'intérieur d'eux, qui les animèrent.

Alors les *Ye'ii* purent marcher, se tenir debout, se déplacer, voir clair et respirer. Leur visage était recouvert d'une perle blanche, d'une turquoise, d'une abalone, et d'une perle noire. Ils demandèrent à ce que les êtres humains reproduisent ces visages avec des peaux. Aujourd'hui, lors de ces danses publiques, les Navajos masqués comme nous les avons vus, incarnent ces divinités. En souvenir de l'origine, ils ne doivent jamais parler.

Le mot navajo *Yebichei* est un mot dérivé de *Ye'ii* et de *bechei* qui signifie: son grand-père. Ceci fait référence à *Ye'ii*, l'aïeul, Dieu qui Parle, ou *Haashchéélti'i* en navajo qui signifie: qui a des difficultés pour parler. On remarque que dans les chants relatifs à Dieu qui Parle, la langue devient une sorte de bafouillage, comme des onomatopées qui passent par-dessus les notes.

Dieu qui Parle est une déité prédominante dans le système du rituel de guérison traditionnel. Il est partout dans toutes les cérémonies et tous les événements extraordinaires.

C'est Femme Changeante qui a créé Dieu qui Parle afin qu'il serve de guide au Peuple qui a cinq doigts et qui vit près des quatre montagnes sacrées.

Elle a utilisé le Coquillage Blanc pour le vêtir, c'est la raison pour laquelle il porte un masque blanc, couleur de l'aube.

Quand Dieu qui Parle a été créé, il a produit ces sons étranges que l'on retrouve à l'intérieur des chants du Lever de l'aube, la bénédiction du chant des Oiseaux:

Woo, woo, wo, à l'est
Hawoo, hawoo, à l'ouest
Woo, woo, ho, au sud
Lo lo lo, au nord

Puis Femme Changeante lui a dit :

— Va vers la montagne ; tu deviendras la forme intérieure de cette montagne et tu veilleras sur elle.

Elle s'est adressée de la même façon à Dieu qui Appelle, son frère qui l'accompagne le plus souvent. Chacun a un rôle particulier : Dieu qui Parle veille sur chaque chose venant de l'est comme l'aube et le maïs blanc. Dieu qui Appelle, lui, veille sur toute chose venant de l'ouest, comme la lumière du soleil et le maïs jaune.

Au moment où ils étaient prêts à partir, un nuage mâle se forma, suivi d'une pluie mâle, violente et drue. Puis, ils virent un nuage femelle suivi d'une pluie femelle, fine et serrée. C'est ainsi que naquirent les chants de la Pluie :

Je marche en accord avec la pluie
Je marche en accord avec les sons de la lumière
Je marche en accord avec les plantes qui poussent
Je marche dans l'harmonie et la paix de toutes ces choses bénies.

De la montagne, ils allèrent vers les larges rochers. C'était le soir, aussi, ils passèrent la nuit là-bas. Alors vint le chant du Peuple somnolent :

J'ai dormi sur un lieu saint
J'ai recouvré des forces et repris la route de ma vie
J'ai rêvé sur un lieu saint
Je suis revenu sur terre après le rêve
En face de moi, tout était saint
Derrière moi, tout était saint.

Ils se réveillèrent et chantèrent à propos de la nourriture. Ils disaient que la nourriture était bonne pour l'esprit, pour le corps et pour l'âme.

On retrouve alors le rituel déjà rencontré lors de la cérémonie de mariage :

Je mets cette nourriture dans un panier pour vous

Quand vous prenez et mangez cette nourriture à l'est, elle nourrit les jambes de votre esprit

Quand vous prenez et mangez cette nourriture à l'ouest, elle vivifie la tête de votre esprit

Quand vous prenez et mangez cette nourriture au sud, elle revigore le bras droit de votre esprit

Quand vous prenez et mangez cette nourriture au nord, elle ravive le bras gauche de votre esprit

Quand vous prenez et mangez cette nourriture au centre, elle vivifie les organes internes de votre esprit

Et quand vous prenez et mangez de cette nourriture un peu partout, elle remplit l'esprit de votre esprit.

S'ensuit ce chant :

La nourriture sainte me rend paisible à l'intérieur de moi

La nourriture sainte me rend lumineux

La nourriture sainte me donne de l'énergie

La nourriture sainte me donne du courage pour travailler

La nourriture sainte me rend invulnérable

La nourriture sainte m'aide à résister contre la maladie.»

Puis les deux déités entonnent les chants du Voyage :

Je marche

Je voyage dans un cercle

Je retourne

Je suis sur le chemin de la maison

Je suis revenu

Je me suis régénéré.

C'est alors que la phrase survient: *Je marche dans la Beauté*, conclusion de tout rituel de guérison qui restaure l'harmonie entre l'homme et la nature.

Le masque de Dieu qui Parle est très spécifique. L'avant est fait avec une peau de cerf mâle qui n'a pas été blessé, tandis que l'arrière est confectionné avec une peau de cerf femelle, non blessé également. Les deux moitiés sont cousues ensemble avec du *sinew*, qui vient du nerf de la patte droite du cerf. Les plumes d'un Oiseau bleu sont prises dans la couture à droite; celles de l'Oiseau jaune, à gauche. Les plumes de Dieu qui Parle représentent des prières. Les trois premières sont en relation avec les prières faites à l'intérieur de la maison, les trois suivantes, avec celles faites à l'extérieur de la maison; les trois autres représentent celles dites pour le voyage tout au long de la Route de la Vie; les prières finales aident à voyager dans les montagnes et sur les lieux saints. Le menton de Dieu qui Parle est jaune à l'image du pollen de toutes les plantes. La bouche et le nez sont bleus comme la moisissure dont les racines des plantes ont besoin pour pousser. La partie sombre du masque représente l'Obscurité et la partie blanche l'Aube nouvelle. L'épi de maïs sur le visage de Dieu qui Parle signifie que le maïs a été donné à l'homme pour lui servir de guide dans la vie. La couronne de genévrier autour de son cou lui fait comme un collier.

Dieu qui Parle est à l'origine de ces cérémonies d'hiver dans lesquelles les *Ye'ii* l'accompagnent pour danser tout au long de la nuit. Ce n'est pas un hasard si les *Ye'ii* interviennent au mois de novembre. La traduction littérale de novembre en navajo est *le vent qui frémit sur la peau*. C'est le moment où les plantes perdent leurs feuilles. Les derniers vents sont faibles car ils s'acheminent vers la fin de leur vie.

Ainsi, les *Ye'ii* s'apparentent à une plante qui perd la vie.

Néanmoins, après l'émergence, ils ont introduit le concept de naissance et de croissance en plantant des graines. De par leur nature

ambivalente, ils préparent l'environnement tout entier pour que la vie revienne. Le jour et la nuit, la lumière et l'obscurité travaillent ensemble pour que la végétation pousse et que les fleurs s'épanouissent. Novembre est aussi le mois où la constellation des Pléiades s'installe dans notre hémisphère et donne au ciel une beauté particulière. Elle apparaît après les premières gelées d'automne.

Cette danse sociale des *Yebichei* à laquelle nous avons assisté concluait un rituel de guérison fait à la demande d'une personne malade. Le plus souvent c'est pour quelqu'un qui a perdu la vue ou qui est paralysé: les neuf nuits du Chemin de l'Arbre et du Chemin de l'Eau sont une longue cérémonie qui nécessite une forte participation financière car elle est souvent accompagnée d'une peinture de sable.

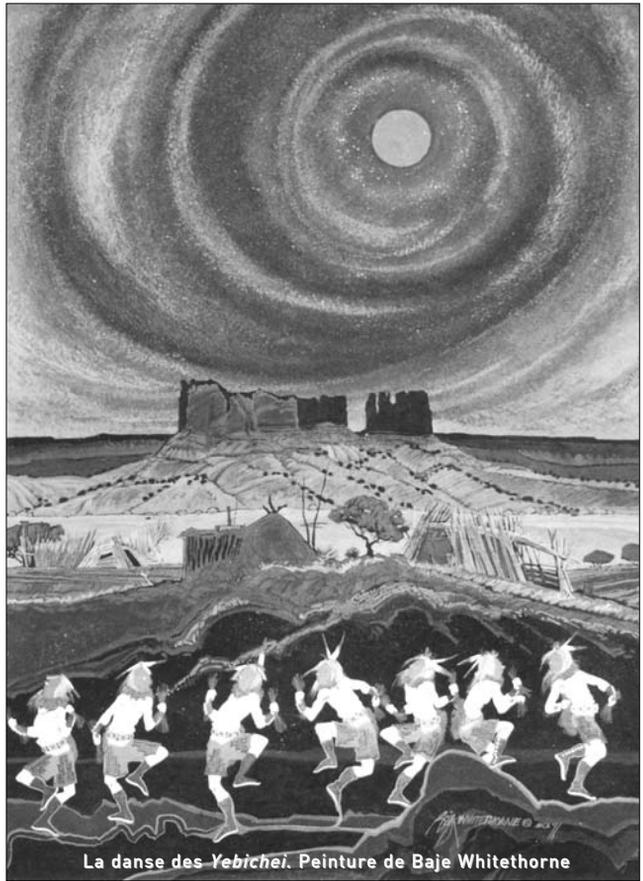
Ces cérémonies perdurent et sont le témoignage d'une culture profondément enracinée au cœur des Navajos. Nous avons pu constater que, toutes générations confondues, ils sont très attachés à ce rituel qui les relie à leur histoire.

Les *Ye'ii*, avec leurs masques énigmatiques et leur allure mystérieuse intéressent les artistes qui, de nos jours les prennent souvent comme sujets dans leur peinture. Notre ami, Baje Whitethorne a été un des premiers à s'en inspirer car depuis son plus jeune âge, il a participé aux cérémonies. Il est évident que si l'on veut réellement transmettre l'émotion qui se trame lors des danses de *Ye'ii*, il faut l'avoir vécu intérieurement et apprendre à lire au-delà d'une simple vision.

Ainsi le Bleu sur un masque est considéré comme symbole du ciel toujours lumineux, mais ce n'est plus du Bleu sur un masque, c'est le ciel Bleu lui-même qui est devenu un grand masque. On dit que les yeux représentent la lumière, en vérité c'est la lumière qui fait le regard. Et quand vient l'Aube, il ne s'agit plus de voir une simple bouche sur la face du *Ye'ii*, mais de sentir le vent froid, énergie nouvelle qui s'en échappe.

Mi-humains, mi-divins, ces êtres, représentants du Peuple Saint, transmettent au monde navajo la part spirituelle qui leur vient du Peuple du Ciel, le Peuple des Oiseaux. On les craint, on les vénère et on est respectueux de leur enseignement.

La fascination que ces danseurs exerçaient sur la foule assemblée faisait oublier le froid de la longue nuit. Personne n'osait remuer, pas même les enfants quelque peu effrayés par l'attitude de ces *Ye'ii* au regard perçant derrière les masques. Un vrai regard d'aigle qui transperce et glace.



La danse des *Yebichei*. Peinture de Baje Whitethorne

En nous éloignant de Tuba City pour rejoindre Navajo Mountain, dans l'aube du petit matin, nous restions sous le charme magique des *Ye'ii* habités par une force inconnue. D'où tenaient-ils ce pouvoir envoûtant? De leur costume, de leur conduite, de leur ombre ou de leur esprit ?